



Légende lauréate

La légende de l'aven perdu du Causse Noir.

Martine Toulza

C'était il y a bien longtemps, une époque où l'on croyait aux sorcières et à leurs maléfices ; une époque où il suffisait d'être une femme sachant guérir les maux du corps et de l'esprit pour brûler vive sur un bûcher, accusée d'appartenir au Diable, de danser avec lui les nuits de sabbat et de porter sa semence diabolique comme beaucoup l'avouèrent sous les tortures les plus barbares de l'Inquisition ; une époque d'épaisses ténèbres où seuls rougeoyaient les brasiers de la folie meurtrière, où seuls les courants d'air glacés qui raidissaient les corps au fond des geôles étaient témoins de l'agonie des âmes et des cœurs.

Garance n'avait pas quinze ans quand, une nuit d'août où les nerfs de chacun attendaient l'orage qui grondait au-dessus de leurs têtes, l'Inquisition était venue arracher à leur couche sa mère et sa grand-mère, ces deux guérisseuses qui en avaient soigné plus d'un parmi les enragés qui voulaient maintenant leur mort et accouché plus d'une de toutes celles qui vociféraient devant leur porte à la lumière des torches tant la nuit était noire des nuages amoncelés. Elle avait sauté depuis le grenier où elle dormait dans la paille et couru, pieds nus, en chemise, couru droit devant elle, le plus loin possible de ce village du Diable où certains prétendraient bientôt l'avoir vue s'envoler sur son balai.

Dans sa course, hagarde, elle avait suivi le chemin des plantes médicinales que sa mère lui avait tant de fois montrées, nommées et appris à cueillir à la phase lunaire la plus favorable, à faire sécher en préservant tous leurs pouvoirs de guérison, à préparer selon les symptômes du malade, en quelle quantité, combien de fois par jour, durant combien de jours. Le chemin des plantes menait sur le Causse Noir où le ciel si vaste donnait le goût de la liberté, l'envie de vivre et de rire et d'aimer. Elle était

chez elle là-haut, sa mère l'avait allaitée si souvent près de l'aven où poussaient les sept herbes sacrées de la Saint Jean qu'il fallait cueillir au lever du jour, couvertes de rosée nocturne qui décuplait leurs bienfaits, de sa main gauche, à reculons, avec un couteau en or et le cœur aussi léger que ses mains, lui avait maintes fois répété sa mère comme sa propre mère l'avait fait pour elle.

Il fallait aussi se méfier de l'aven qui plongeait dans les entrailles de la Terre par tout un labyrinthe de trouées, de galeries semblables les unes aux autres. Certains disaient qu'une rivière souterraine coulait au plus profond, qu'il l'avait entendue chanter comme une sirène les attirant vers leur perdition. Il valait mieux se méfier de l'aven, lui avait toujours répété sa mère dès qu'elle avait su marcher. Mais depuis la nuit des temps, les jeunes cœurs sauvages ne font que ce qui leur plaît et Garance avait exploré l'aven bien des fois et savait comment atteindre la rivière souterraine sans se perdre. Elle écoutait son chant se répercuter de paroi en paroi avec ravissement quand elle se baignait dans les eaux froides qui galvanisaient son énergie vitale. Elle se sentait fille des profondeurs, de l'eau et de l'aven qui veillaient sur elle, elle le savait.

Pour l'heure, les chacals de l'Inquisition, avides de meurtre, la poursuivaient. Les roches amplifiaient leurs cris rauques et les aboiements fous de leurs chiens qui se rapprochaient. Garance, souple et légère filait vers l'aven, son lieu, son seul refuge dans ce monde où la folie des hommes n'apportait que mort et destruction, dans ce monde où le Mal avait toujours raison et rendait sa propre justice. Quand elle atteignit l'entrée étroite de l'aven, l'orage éclata. Garance tendit son visage vers le ciel et fit face à la meute qui arrivait, à leurs corps puant la crasse et la sueur rance, à leurs chiens aux gueules écumantes. Et comme elle se retournait et disparaissait dans les profondeurs, la foudre frappa les rochers et en ferma à jamais l'entrée, les jetant tous à terre, foudroyés.

Sur le Causse Noir, certains cherchent toujours l'aven perdu où chante une rivière dont les eaux donnent l'éternelle jeunesse. D'autres rament qu'au petit matin de la Saint Jean, alors qu'ils relevaient leurs pièges, ils ont vu une jeune fille gracile comme une elfe, cueillir des herbes en reculant, un couteau en or dans sa main gauche aussi légère que son cœur.